

son coursier qu'il en emploie pour sa propre personne. Sa grande ambition et toute sa richesse consistait à avoir un cheval, une loge, une bonne voiture et un bon fusil; au-delà, à peine y a-t-il quel que chose qui puisse le tenter.

F. J. CENAS, Ptre. Miss. (A continuer.)

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 13 DECEMBRE 1850.

Première Page.—Congrès des Etats-Unis.—Lettre sur l'Oregon (uite).—Fenille-ton :—Les deux Républiques—1793—1848—Première partie. 1793 (suite).—La fin de la Lettre sur l'Oregon au prochain numéro.

Le Witness et M. Chiniquy.

Le Witness dit qu'en traduisant la substance de la lettre de M. De Witt, concernant l'octroi de \$500 fait au Rev. M. Chiniquy par la Législature, nous nous sommes bien donné garde de faire voir que M. Chiniquy eût quel que droit à la gratification, comme nous nous sommes aussi abstenu, dit-il, de toucher à la question de savoir si en réalité l'octroi avait été fait à M. Chiniquy ou aux Pères Oblats.

Nous n'avions que faire de démontrer que M. Chiniquy avait des titres à la gratification dont il a été l'objet de la part du Parlement, car jamais nous n'avons suggéré cette libéralité. Nous nous sommes contenté d'enregistrer le fait. Mais il nous semble aujourd'hui vrai de dire que toute la représentation du pays ayant été unanime à reconnaître la convenance d'accorder une gratification à M. Chiniquy, cet accord de tous nos législateurs prouve beaucoup plus que ce que nous pourrions dire nous-même sur le sujet. Et nous croyons sincèrement que si le Witness ne se laissait dominer par sa rancune religieuse contre cet ecclésiastique, il ne mettrait pas maintenant en question le mérite ou le démerite de M. Chiniquy à être bien traité par ses concitoyens.

Quant à la question que fait le Witness relativement aux RR. Pères Oblats, elle est tellement oiseuse et dénuée d'à propos, que nous n'y répondons que pour faire voir que ce journal ne va jamais droit et honnêtement à son but, mais qu'il a la marche oblique et tortueuse du serpent. M. Chiniquy n'a aucun rapport ni aucun lien particulier avec les RR. Pères Oblats qui puisse autoriser un homme de sa sorte à faire la question que nous a posée l'Éditeur du Witness. Ce Monsieur n'appartient pas plus à la respectable Congrégation des Oblats que tout autre Prêtre scélérat dans la Province. C'est un fait connu de tout le monde. Si l'Éditeur du Witness ignore, pourquoi fait-il reposer sur son ignorance des insinuations auxquelles il paraît avoir la prétention de donner une haute portée? C'est un procédé vulgaire et méprisable.

LA CATHOLICITÉ DU "WITNESS."

Dans une autre partie du même numéro du Witness se trouve le singulier passage suivant, que nous avons beaucoup de plaisir à traduire littéralement pour le divertissement de nos lecteurs:

"Comme un agréable témoignage de la catholicité du Montreal Witness nous pouvons mentionner le fait que nous sommes favorisés dans ce présent numéro d'un article d'un ministre de chacune des dénominations suivantes, savoir, l'Église d'Angleterre, l'Église Presbytérienne, l'Église Méthodiste Wesleyenne et l'Église Congrégationaliste. L'existence même d'un tel papier ne prouve-t-elle pas l'unité essentielle de toutes les dénominations évangéliques? Qu'en disent les Melanges et le True Witness?"

Ouf! n'est-ce pas à faire crever de rire? Ainsi notre plaisant confrère professe de croire que plus un journal remplit ses colonnes d'écrits contradictoires et enseignants les dogmes

les plus opposés les uns aux autres, plus il a droit au glorieux titre de catholique. Par conséquent, si le Witness était le véritable universel des doctrines de toutes les innombrables sections des communions protestantes, il serait, sans doute, catholique par excellence. Rien de plus catholique donc que les schismes et les hérésies, pourvu que le Montreal Witness soit choisi pour l'organe de leurs blasphèmes contre l'unique vérité!! Et par similitude, jamais il n'y eut d'harmonie comme la cacophonie de Babel, parce qu'ailleurs tous ces hommes dont Dieu avait confondu le langage faisaient entendre leurs cris discordants du haut de la même tour!! Oh! vous, hommes sans lumières, nous étions condamnés à ne jamais concevoir de notions aussi lucides que celle-ci, si notre habile confrère ne nous les eût révélées. Nous croyions, nous, que la catholicité signifiait l'unité dans l'universalité; mais, que nous étions profondément enfoncés dans les ténèbres de la superstition! Le Witness est tombé au milieu de nous comme un flambeau au sein de l'obscurité, et nous avons appris que la catholicité signifiait le bon accord entre toutes les erreurs, et comme preuve véritablement péremptoire du fait nous n'avons qu'à lire le Montreal Witness. Aujourd'hui quatre ministres y font de la catholicité en s'accordant ensemble pour faire triompher à la fois quatre religions contradictoires. Un autre jour quatre autres ministres de sectes différentes pourront prendre leur tour et continuer l'œuvre éminemment catholique; et ainsi de suite, jusqu'à ce que le long catalogue soit épuisé.

Puisque nous en sommes à recréer nos lecteurs, nous allons traduire ici un curieux passage d'une Lecture par un fameux Dr. Berg fit dernièrement à Philadelphie, dans le but de pulvériser la Lecture que l'Archevêque de N. York donna avant son départ pour l'Europe, sur le Declin du Protestantisme. Voici ce plaisant paragraphe: il a beaucoup de ressemblance avec celui de notre confrère du Witness:

"Premièrement, établissons ce qu'il faut entendre par Protestantisme. L'Évêque Hughes est en peine d'en donner une définition loquace et théologiquement exacte, quoiqu'il avoue que dans son acception populaire, ce terme signifie tout ce qui n'est pas catholique, et il y a tant de sectes protestantes, qu'un homme de science est embarrassé de savoir ce que c'est que le Protestantisme. Je me propose de répondre à cette question, premièrement en en posant une autre. Qu'est-ce que la Lumière? Supposez que l'on charge d'y répondre un infatigable qui, semblable à un possédé, aurait passé toute sa vie dans un tombeau, ou un homme qui par un dérangement de raison, ou par le malheur des circonstances et des péchés de jeunesse, aurait choisi délibérément un souterrain pour demeure. On expose tout à coup à la lumière du soleil; ébloui et aveuglé par les rayons subtils qui lui font pleurer les yeux, il demande avec mauvaise humeur, "Qu'est-ce donc que ce que vous appelez lumière?" Il la voit, ou la regarde, en écartant des yeux, tandis que ses rayons frappent le prisme suspendu au devant de ses prunelles chassieuses, et il s'écrie avec étonnement et indignation: "Quelle confusion de couleurs! Quel mélange de teintes! Ici, cette chose que vous appelez la lumière, prend la couleur bleue—à elle est couleur d'azur—et ici couleur de pourpre. Plus loin elle est violette, ailleurs jaune, et puis enfin verte comme le gazou de l'île des Émeraudes! Qu'est-ce donc que ce que vous appelez la lumière? Loin de moi cette chose indécise, quel est-ce que le Protestantisme? C'est la lumière de la vérité de Dieu; c'est l'éclat qui illumine l'homme intérieur, quand l'âme est baptisée dans la splendeur de la révélation! C'est la religion de la Bible. La forme qu'il revêt ou la teinte dont il se colore, dépend de la structure, de la position, et de la capacité, et des conditions de l'esprit qui le reçoit. Il frappe la conscience et le cœur de cet homme-ci, et il est Méthodiste—chaud, rouge et embasé; il tombe sur un autre, et il devient Presbytérien—vrai bien régulier; il descend sur un troisième comme la teinte de Pazar clair de Peau, et cet homme est Baptiste; et il prend ainsi toutes les nuances, variables mais toutes glorieuses de l'arc-en-ciel moral, sans faire, à travers tant de variétés, le sacrifice de l'unité réelle. C'est l'air de Dieu, suspendu au sein des nuages adhésifs de notre terre, le phare du covenant, qui assure que le déluge du Paganisme ne submergera plus la terre, et ne la trempera plus de sang et de pleurs! Le mélange de toutes les couleurs du prisme s'appergait dans la lumière pure et incolore; et l'influence morale de toutes les variétés de Christianisme évangélique se reconnaît dans l'intelligence générale, le bonheur, la piété—dans la paix, le contentement et la gloire qu'elle répand sur le pays—en dépassant le Protestantisme de toute couleur de secte (sectarian) et faisant d'une vie sainte l'essence de cette religion qu'elle prescrit universellement."

Cette amplification est tout à fait jolie, dirions-nous avec le "Freeman's Journal" de N. Y.; elle ne pêche qu'en un point, c'est que l'application en est si grotesque qu'elle ne saurait être admise. "La religion de la Bi-

ble" tombe sur l'esprit d'un homme "et il est Méthodiste"—c'est à dire qu'il croit à la justification par le mérite des bonnes œuvres comme étant une doctrine fondamentale du Christianisme; "elle tombe sur un autre et il est Presbytérien—vrai bleu régulier," et celui-ci croit que la justification par la foi seule, sans les œuvres, est de l'essence de la religion de la Bible. Les bonnes œuvres du Méthodiste, dans le Credo du Presbytérien, sont de "sales" chiffons." "Elle tombe sur un autre comme la teinte clair de l'azur de l'eau, et il est Baptiste," et croit que ni le Méthodiste ni le Presbytérien ne peut voir la face de Dieu, à moins qu'il ne change ses voies et qu'il ne descende avec lui dans l'eau pour y être plongé. Oh, merveilleuse lumière! qui produit des "teintes" si variées, et qui est la même dans tous! Mais nous n'avons pas encore parcouru tout le catalogue, ajoutez le Freeman's Journal de N. Y. Le Dr. Berg s'est arrêté au commencement d'une page au bas de laquelle il n'a pas osé s'aventurer. "La religion de la Bible" fait dire à l'Épiscopien qu'il n'y a pas de vraie Église ou de vraie Christianisme sans l'Ordre Épiscopal. "La religion de la Bible" fait nier à l'Universaliste qu'il y ait une éternité de tourments pour les méchants. "La religion de la Bible" fait nier au Quaker tous les serments et toutes les cérémonies... "La religion de la Bible" fait nier aux Sociniens (dont le nombre s'accroît surtout aujourd'hui) les divines Personnes du Christ et du Saint Esprit. Etc., etc., etc.

Que les sectes Protestantes en conviennent donc, hions-nous aussi: la prétendue unité des dénominations évangéliques est de la pure blague. Le fait est qu'il ne peut pas y avoir unité là où il y a des oppositions, nombreuses et énormes oppositions dans les doctrines. Et le Montreal Witness n'est qu'un blagueur quand il parle de sa catholicité.

Retour d'un Missionnaire.

Le Rev. M. Bolduc, jeune prêtre du Diocèse de Québec, qui partit du Canada avec le Rev. M. Langlois, le 14 Août 1841, pour les Missions de l'Oregon, vient d'arriver à Montréal. Ce monsieur partit d'Astoria, à l'embouchure de la Colombie, le 22 octobre dernier, sur un steamer faisant route pour San Francisco. Après s'être arrêté trois jours dans cette ville, il s'embarqua sur un steamer de la ligne entre la Californie et Panama. De Chagres, l'Empire-City le transporta à New-York où il arriva le 8 du courant. Ce Missionnaire nous annonce que Mgr. Blanchet, évêque de Walla-Walla est transféré par la Cour de Rome au Siège de Nesquilly, et que le Diocèse de Walla-Walla retombe sous la juridiction de l'Archevêque d'Oregon-City.

On n'avait pas encore reçu en Oregon, de nouvelles du temps où Mgr. Demers serait de retour dans son Diocèse. Mgr. de Walla-Walla résidait aux Dalles avec M. le Grand Vicaire Bronillet, en attendant qu'il se transportât à Nesquilly. Le pays de Walla-Walla, est regardé comme à peu près inhabitable, des sables arides et sans végétation en composant en grande partie le sol.—Tout le clergé, à l'exception du Rev. M. Leclaire, jouissent d'une heureuse santé.—La population de l'Oregon s'accroît rapidement. Cette année, il est arrivé environ 4,000 waggons, transportant un nombre moyen de 6 personnes chacun. Les immigrants viennent de St. Louis du Missouri, de la Californie, etc., et appartiennent à toutes les variétés de races civilisées qui peuplent l'Amérique du Nord. La population actuelle est évaluée à 150,000 habitants. Le pays paraît destiné à un avenir prospère.

Le Rev. M. Bolduc se propose de partir pour Québec au commencement de la semaine prochaine.

Le Conseil de Ville, à sa séance de mardi soir, a reçu de la part du comité de l'Eau, un rapport contenant les détails d'un plan regardé d'avance comme efficace pour la distribution de l'eau dans toutes les parties de la cité, de manière à assurer des secours prompts dans les cas d'incendie. Voici un court extrait de ce Rapport tel que l'a publié hier le Herald:

"Votre comité recommande de poser un aqueduc de 10 pouces à partir du réservoir le long de la rue Sherbrooke jus qu'à la rue Bleury, pour que l'eau soit distribuée dans tous les quartiers de la ville en quantités grandes et suffisantes, au moyen de conduits à être adaptés de la manière, de la dimension et au prix estimés et énoncés dans le plan et la pièce explicative ci-joints; que la somme de £10,000 courant, estimés des dépenses de construction de tous les conduits, dont la construction est recommandée, pour la réalisation des vues de votre comité, soit obtenue comme emprunt pour tel temps et à telles conditions que le Conseil voudra déterminer, et que l'enregistrement soit commencé et conduit à terme, aussitôt que le dit emprunt sera effectué."

Nous remarquons dans l'une des livraisons récentes de l'Illustrated London News, deux gravures offrant une représentation fidèle de l'intérieur du Marché Boursecours durant l'Exhibition Industrielle. Le modèle en a été crayonné par M. David Duncan de cette ville, et l'exécution de ce travail atteste un grand talent.

Mercredi dans l'après-midi, un jeune musicien du 20e régiment s'amusa à patiner sur le fleuve presque vis-à-vis le marché Boursecours, passa à travers la glace, le s'efforçant d'accomplir ce bonable dessein, et le libérateur et son jeune compagnon coururent tous deux le danger de périr. Il y avait là un batelier du nom de John Jordan qui réussit avec beaucoup de peine à tirer l'officier de l'abîme. Dans le même temps, des spectateurs tendirent à l'autre un câble et effectuèrent le second sauvetage. Des éloges sont dus au batelier pour l'énergie qu'il déploya au risque de sa propre vie, ainsi qu'à l'officier qui ne craignit pas d'exposer la sienne pour préserver celle d'un de ses semblables.

Il n'a pas été, croyons-nous, reçu de détails sur le désastre du brick Southampton, qui fit dernièrement naufrage dans le trajet de Montréal à Halifax. Néanmoins une dépêche télégraphique reçue mardi en cette ville annonçant la perte totale du vaisseau qui avait fait voile le 22 novembre de Montréal, avec une cargaison de douves, de fleur et autres objets.

La Minerve d'hier soir annonce la triste nouvelle du décès de L. D. Rochon, avocat de cette ville. M. Rochon était parti de Montréal au commencement de janvier dernier pour San Francisco où il séjourna jusqu'au 5 août. S'étant embarqué à cette époque, pour revenir au sein de sa famille, il mourut dans le trajet de San Francisco à Panama, le 20 août, des suites d'une maladie qu'il avait contractée en Californie. Suivant une autre version, il aurait succombé en mer à une attaque de choléra. M. Rochon n'était âgé que de 34 ans et avait beaucoup d'amis en cette ville. Il avait épousé l'une des filles de feu l'honorable C. Casgrain de la Rivière-Québec, peu de mois seulement avant son départ pour Californie.

L'exécution de Webb convaincu du meurtre de Wm. Brennan, a eu lieu le 10 décembre à Kingston, sous les yeux de deux mille spectateurs, suivant une dépêche télégraphique.

M. Alexandre Vattemare.

Cet homme devenu célèbre par le système admirable d'échanges internationaux, dont il est l'inventeur, vient de partir pour l'Europe, après un séjour de quatre années aux Etats-Unis. Comme en Canada, lorsqu'il y vint en 1841, M. Vattemare a su conquérir dans la république voisine des adhésions nombreuses et des sympathies honorables qui, là, n'ont point été stériles.

"Les témoignages les plus flatteurs, dit le Courrier des Etats-Unis, sont venus l'encourager dans son rude apostolat. Pendant son séjour à Washington, il a vu s'empresser autour de lui son nombre de membres des deux chambres, et le président des Etats-Unis, fidèle à cette simplicité républicaine, qu'on ne comprend pas encore assez dans notre pays, est venu trouver M. Vattemare au milieu des collections de livres, de cartes, de médailles, etc., qu'il s'occupait à classer: "Il faut bien qu'on vienne vous voir, lui a dit M. Fillmore, puisque vous ne trouvez pas le temps de venir à la Maison Blanche."

"A part l'utilité générale du plan de M. Vattemare, il est un point qui plaît singulièrement à notre patriotisme. En effet, l'œuvre qu'il poursuit d'une façon si énergique et si heureuse, contribue à relever, aux yeux de l'Union, la valeur morale de notre pays. Il répand parmi les Américains, et rend populaire ici des ouvrages qui, sans lui probablement, n'eussent point acquis cette publicité, et seraient restés dans le domaine exclusif des classes lettrées."

"A déjà fourni aux Etats-Unis des spécimens de toutes ces grandes publications qui n'ont point de pareilles dans le commerce: le grand ouvrage de la commission d'Egypte, les châteaux de France, les monuments de la ville de Paris, le voyage en Perse, etc. Il a répondu aussi en fort grand nombre les documents statistiques recueillis avec tant de soin par les différents ministères; enfin il a pu offrir au Congrès un monument précieux des gloires de la France: nous voulons parler de la collection complète des médailles frappées depuis la fin du 15e siècle jusqu'à nos jours."

"On ne saurait d'ailleurs douter des bonnes dispositions qui animent ici tous les hommes d'intelligence auxquels le plan de M. Vattemare a été soumis. Le général Scott, voulant le court interim qu'il a fait dernièrement au ministère de la guerre, écrivait un créateur des échanges: "J'éprouve un vif plaisir à vous informer en une capacité officielle, que vos estimables travaux sont hautement appréciés. Un de ces hommes rares dont toute la vie a été consacrée au travail et qui n'ont eu d'autre pensée que d'éclaircir leurs semblables sans réclamer le prix de leurs généreux efforts, un simple paysan qui n'a jamais voulu quitter son village, un vicillard de quatre-vingt ans qui depuis cinquante-cinq ans publie un almanach d'agriculture intitulé: The Farmer's Almanac, M. De Witt publie dans son petit livre le paragraphe suivant: "Quand le généreux noble de France, le marquis de Lafayette, vint pour nous aider en guerre, il fut reçu avec toutes les marques possibles de respect. M. Vattemare est venu parmi nous avec une mission de paix. Je place les noms de ces deux hommes distingués l'un à côté de l'autre sur la liste de nos bienfaiteurs nationaux."

"M. Vattemare emporte du reste les preuves les plus palpables de la bonne volonté qu'il rencontre partout: collections des principaux journaux fournis par les éditeurs eux mêmes, ouvrages de tout genre offerts soit par les auteurs, soit par les libraires; livres rares et documents recueillis expressément à son intention; publications officielles votées par le Congrès, etc. Il faut citer entre autres: les deux grands ouvrages d'Andréon: Les Quadruplès et les Océans d'Amérique, auxquels nous ne connaissons point de rivaux dans leur genre; les cartes et les plans dressés par les ingénieurs attachés aux départements de la guerre et de la marine; les lois des Etats-Unis; les archives américaines; l'ouvrage sur les tribus indiennes de l'Amérique du Nord; l'expédition de Wilkes dans l'Océan Méridional; la collection de tous les types des poids et mesures; celle des médailles dont les coins existent encore à la Monnaie; celle de toutes les pièces en usage aux Etats-Unis, depuis l'aigle-quaduple en or et la valeur: dépens: cent francs jusqu'au modeste demi-cent en cuivre."

A côté de ces trois belles collections, il en est une autre dont le principal honneur revient à M. Vattemare lui-même, et qui est pour le moins aussi précieuse: c'est celle du papier-monnaie dont on s'est servi aux diffé-

Il y eut après ces mots un lug moment de silence, car nul ne répondit parmi les assistants; aucun ne voulut troubler par des paroles la sainteté d'une si profonde douleur!

Le comte Henri se releva tout-à-coup, le visage inondé de larmes, et soulevant le vieux marquis dont la tête tomba sur ses épaules, il le transporta sur le lit.

De l'eau! de l'eau froide! cria-t-il, en écartant de ses doigts les cheveux ensanglantés, collés le long de ses tempes.

Puis, avec de l'eau fraîche, qu'on lui apporta, il lui humecta le front et le visage. Cette eau froide ranima quelque peu le vieillard, et le jeune homme put entendre passer un souflet entre ses lèvres entr'ouvertes.

Quelque léger que fût ce premier frémissement de la vie, le comte Henri le sentit tréssaillir et frissonner jusqu'au fond de son propre cœur. Son visage rayonna; sans prononcer un seul mot, il joignit les mains, regarda le ciel, et continua à baigner avec de l'eau les tempes et le visage du blessé, après avoir entouré la tête de son mouchoir humide, pour arrêter au moins l'effusion du sang.

Ceux qui entouraient le lit ne s'étaient point aperçus de ce premier frémissement qui semblait, comme un ange du ciel, être venu dire au fils désolé d'espérer encore; mais ils avaient vu les traits du jeune homme resplendir tout-à-coup d'un rayonnement subit; ils avaient vu ses mains se joindre, et retenu leur souflet, il éprouva le retour à la vie sur ce visage décoloré.

Bientôt les yeux du mourant se rouvrirent,

sa tête se souleva faiblement... En apercevant son fils debout devant lui, et tous les visages gais qui l'entouraient, il eut à un dernier rêve de bonheur envoyé par la bonté de Dieu à la dernière heure de sa vie.

Mon père... mon père... s'écria deux fois le jeune homme en soutenant dans ses mains cette tête chérie, c'est moi!... c'est votre fils à genoux devant vous!... ces misérables sont enfuis; Dieu a permis que nous arrivassions assez à temps pour vous sauver encore.

Mon fils!... murmura le vieillard d'une voix faible. Et il tomba sur le lit, épuisé par l'effort qu'il avait fait pour prononcer ces deux mots. Mais le bonheur est un baume divin qui ranime vite la vie et fait couler le sang dans les veines glacées! Bientôt, le marquis sur lequel la mort avait déjà placé sa cruelle empreinte, sentit une chaleur inattendue réveiller ses membres engourdis, il promena autour de lui son regard étonné. Malgré lui il lui semblait encore voir devant ses yeux ces visages farouches dont les rires implacables insultaient sans pitié à son agonie. A côté de cette voix désolée et radieuse qui, lui disait: "Mon père!..." il lui semblait encore entendre ces mots terribles: "Marquis de Savernay, je te poursuivrai dans ton fils, dans ta fille, qui tous deux mourront comme tu vas mourir!"

Mais ce funèbre souvenir s'échappa bientôt, pour faire place à la joie et à l'espérance.

Henri, dit-il d'une voix déjà plus forte, c'est bien toi!... comment as-tu pu venir à mon secours!

Mon père, dit le jeune homme en s'appuyant sur le lit, je vous attendais ainsi qu'il en était convenu. Etouffé, inquiet du retard que vous mettiez à venir, mes amis et moi, nous par de pénibles présentiments, nous nous demandions si ce retard n'était pas l'indice de quelque grand malheur; car vous le savez, mon père, quand nous sommes éloignés les uns des autres, chaque heure est une inquiétude poignante, car chaque heure peut être une heure mortelle; lorsque tout-à-coup un homme halotant, le visage couvert de sueur, pénètre droit à nous, et allant droit à moi: comte de Savernay, me dit-il, courez vite à la maison jeune, ou masserez votre père, il est peut-être temps encore de le sauver; voici une clef que je suis chargé de vous remettre; hâtez-vous, car chaque minute peut être mortelle pour le marquis de Savernay.

C'est le même homme, murmura le vieillard, qui m'avait déjà sauvé une fois... Le connais-tu, Henri?

Non, mon père, et comme nul de nous ne l'avait jamais vu, et que sa voix ainsi que son visage nous étaient entièrement inconnus, nous nous regardâmes, hésitant à croire à ses paroles qui pouvaient être une trahison; cependant cet homme avait sur sa physionomie quelque chose de franc et de loyal.

Hâtez-vous! nous dit-il de nouveau. Et sans ajouter rien de plus il disparut. L'hésitation pouvait amener un grand malheur; je regardai la clef qui était bien celle que vous portiez toujours sur vous, et je m'élançai à

travers la campagne en criant à mes amis: Qu'importe, nous sommes bien armés!

Quel peut être, dit le vieillard, cet homme que nul de nous ne connaît, et qui sait ainsi tous nos mots de passes, tous nos signes de ralliements?

C'est un ami, mon père, puisqu'il vous a sauvé deux fois. Que Dieu lui soit en aide dans toutes les heures de sa vie! Puis s'adressant à ses compagnons: Mes amis! je crois qu'il n'est pas prudent de rester trop longtemps ici; ces bandits pourraient bien revenir avec du renfort et nous faire un mauvais parti.

En un instant, on improvisa avec des branches d'arbres un brancard sur lequel on plaça un des matelas du lit, et on transporta le vieillard sur ce brancard.

Avant de partir, mes amis, dit le marquis à ceux qui le portaient, nous avons un devoir sacré à remplir. Il montra de la main le corps de Jacques, étendu à terre.

Le jour éclairait distinctement la salle dans laquelle se passait cette scène.

Absorbés par tout ce qui venait de se passer, les compagnons du comte de Savernay n'avaient fait toute attention aux cadavres qui gisaient au milieu des débris.

Pauvre Jacques! dit le comte Henri en se penchant sur le corps du digne serviteur, tu devais être mort puisque ton maître allait mourir.

Le malheur n'instruit pas plus l'homme sans principes, que les chutes, l'aveugle qui a perdu son bâton.

Le comte Henri se souleva de son brancard, et, étendant la main sur la terre fraîchement retournée:

"Adieu, Jacques, dit-il, adieu, fidèles serviteurs de la plus sainte cause; nous nous retrouverons dans un monde meilleur. Vous allez vous reposer, nous allons combattre!"

Deux blessés avaient été mis sur un autre brancard qui suivait celui du marquis de Savernay, et le triste cortège traversa silencieusement la campagne, dans la direction qu'avait prise cet homme qui avait si mystérieusement dit au vieux marquis: Paveir!

(A continuer.)